

— Tu ne dis rein, té, mon p'tit osiâ ! qu'o d'cit le mocieu, cause donc in p'tit.

— Ah ! mocieu, que le dicit, i ne demande pas meux que de causaie si vous m'en baillez la promission i ne monque pas d'affoaires à vous appreindre.

— Cause, va, quo dicit le mocieu : dis tout ce que tu sais iai confionce qu'o s'rat ja dau ment'ries.

— Eh bé ! qu'o dicit l'osiâ, i m'en vat d'abord vous dire que vous avez devont vous vos trois infonts vos deux gars et vout' feille que vous regrettiez tant d'avé perdu : apraie thieu i vous dirai que leu mère, vout' paure chère âme de femme est renfroumaie dons n'in cachot d'empeux (depuis) soun'accouchement. Alle n'est pas morte, et alle espère trejous qu'ous irez la foaire sortir.

Coure l'étondirant thieu les v'la tous trois qui se jetirant dans les bras dau roy et qui le bigirant coume poin (pain). Vous dire s'il était ben'aise olle'est rein dau dire.

N'odjirant rein de pûs pressé que d'allaie délivré thielle paure chétive créature qui londgissait (languissait) depeux si longtemps.

Apraie thieu le roy fasit venir sa mère et devont tout le monde le li reprochit toute sa mauvaisité et coure le li odjit dit tout ce que le velait li dire le la fasit jetaie dons n'ine gronde fousse plleine de vipères et de toutes sortes d'autres vremines.

II

DE BRANCHE EN BRANCHE (1)

Conte de la Gâtine du Poitou

Il était une fois un petit bonhomme et une petite bonne femme qui ayant été autrefois dans l'aisance, se trouvaient plongés dans la plus affreuse misère.

Un jour qu'ils étaient sortis dans la campagne pour ramasser du bois mort, en sautant un échelier ils trouvèrent un pois, mais un pois si gros qu'ils n'en avaient jamais vu de semblable, il égalait la grosseur d'une noix.

— Qu'allons-nous faire de ce pois, ma pauvre bonne femme ?

— Il faudra le semer, mon ami ; il est, comme tu le vois d'une très belle espèce, et en le soignant bien, nous pourrons faire une belle récolte. Qui sait si ce n'est point une nouvelle fortune qui vient s'offrir à nous ?

1. Cf. t. III, p. 18, 24.

De retour chez eux, ils n'eurent rien de plus pressé que de semer leur pois. Ils choisirent dans leur jardin le meilleur endroit, firent un trou qu'ils remplirent de fumier et après l'avoir recouvert d'une légère couche de terre, ils y déposèrent leur pois. Le lendemain, ils s'aperçurent que le pois qui avait germé pendant la nuit, atteignait déjà la hauteur d'un mètre.

Vite notre bonhomme s'empressa d'aller chercher une rame pour le soutenir. Le lendemain, il fut obligé de s'en procurer une nouvelle bien plus grande. Au bout de trente-trois jours, en attachant une nouvelle rame, il aperçut devant lui une porte magnifique qui ne pouvait être que la porte du paradis.

Etant descendu, il dit à sa bonne femme : « La croissance du pois est finie, il lui est impossible d'aller plus haut, j'ai pu constater aujourd'hui qu'il atteint la porte du paradis.

— Ah ! malheureux sot, dit la vieille ; chaque jour nous faisons notre prière pour demander à Dieu qu'il ait pitié de nous ; puisque tu étais à même de lui parler, tu n'aurais pas dû manquer une si bonne occasion.

— Tu as bien raison, mais aussi rien n'est perdu, je puis bien y retourner.

— Si la peine ne te pèse pas pour y retourner, il faut toujours que tu demandes ton plein grenier de blé.

— Je le veux bien, répond le petit bonhomme.

Et le lendemain matin, le voilà qui grimpe de branche en branche, de feuille en feuille et qui arrive enfin à la porte du paradis. — Pan, pan, pan ! — Qui est là ? — C'est moi le petit bonhomme Trinquet. — Et que demandes-tu ? — Hélas ! Seigneur, nous sommes bien si malheureux, ma pauvre bonne femme et moi, que je viens vous prier de vouloir bien me donner mon plein grenier de blé. — Va, va, petit bonhomme Trinquet, tu l'auras.

Joyeux, le petit bonhomme Trinquet descendit bien vite et constata que son grenier était tellement plein que le blé touchait à la charpente.

— Nous voilà de quoi à donner pendant longtemps la pochée au meunier, dit-il.

— Oui, dit la bonne femme, mais nous n'en mangerons pas moins notre pain sec : si tu avais été assez fin pour demander ton plein saloir de lard !

— On ne saurait penser à tout, répondit le bonhomme, j'en serai quitte pour retourner une autre fois.

Le lendemain, de bon matin, voilà notre petit bonhomme qui se met en devoir de faire un second voyage. Il grimpe de branche en

branche, de feuille en feuille, et arrive sans peine à la porte du paradis. — Pan, pan, pan ! — Qui est là ? — C'est moi petit bonhomme Trinquet. — Et que veux-tu encore ? — Ah ! mon bon seigneur, j'ai bien honte de vous le dire : Vous m'avez accordé hier mon plein grenier de blé et il y en a une fameuse provision ; mais la bourgeoise de chez nous ne se soucie pas de pain sec, si vous pouviez m'accorder mon plein saloir de lard ?

— Va, va petit bonhomme Trinquet tu l'auras.

Notre homme fut bien joyeux de voir sa nouvelle demande favorablement accueillie, il descendit immédiatement et constata que cette fois encore il n'avait pas été trompé. Le soir au dîner la bonne femme dit :

— Si on savait que tu ne serais pas refusé, tu retournerais bien demander ta pleine cave de vin ; et, au moins nous n'aurions plus rien à désirer : notre bonheur serait complet.

Cette fois Trinquet fit quelques difficultés, il avait peur de passer pour importun et de se voir retirer les bienfaits dont on venait de le combler : néanmoins comme il ne voulait pas déplaire à sa bonne femme il se décida à faire un troisième voyage.

Le lendemain comme de coutume le voilà qui se met à grimper de branche en branche, de feuille en feuille et qui enfin après bien de la peine arrive encore à la porte du paradis. — Pan, pan, pan. — Qui est là ? — C'est moi, le petit bonhomme Trinquet. — Que te manque-t-il donc encore mon pauvre vieux ? — Seigneur, j'ai en ce moment, grâce à votre bonté, du pain et de la viande, mais la boisson nous fait complètement défaut. Si vous vouliez encore être assez bon pour m'accorder ma pleine cave de vin. — Je n'ai rien à te refuser, mon pauvre bonhomme, sois sans inquiétude tu l'auras.

De retour chez lui, Trinquet n'eut rien de plus pressé que de descendre à sa cave pour s'assurer qu'il n'avait pas été trompé. Sa cave était tellement pleine qu'il eut été impossible d'y placer le moindre petit baril.

Comblé des faveurs du ciel nos deux vieillards auraient donc pu finir tranquillement leurs jours à l'abri de la misère ; mais la bonne femme était tourmentée d'une insatiable ambition. Elle avait en outre une grande autorité sur son mari qui ne lui avait jamais rien refusé. — « Tu ne sais pas, lui dit-elle un soir qu'ils s'entretenaient de leur bonheur, il faut que tu fasses un nouveau voyage, mais alors ce sera le dernier : tu demanderas à être le bon Dieu et moi la bonne Vierge.

— Y penses-tu ? répondit Trinquet et que dirait-on de moi si je faisais une pareille demande ?..

— Tu es bien sûr d'obtenir, répondit la bonne femme, ne te souvient-il pas que l'on t'a dit là haut que l'on n'avait rien à te refuser ?

Le lendemain, le petit bonhomme Trinquet, le cœur bien gros, mais ne voulant pas mécontenter sa bonne femme se décida à tenter son quatrième voyage.

Grimpant de branche en branche, de feuille en feuille, il arrive encore à la porte du paradis.

— Pan, pan, pan ! — Qui est là ? — C'est moi, le petit bonhomme Trinquet. — Et que te faut-il encore, mon pauvre vieux ? — Seigneur, je viens vous demander à être le bon Dieu, et ma petite bonne femme sera la bonne Vierge.

A ces mots, l'Eternel entra dans une grande colère.

— C'est ainsi que tu reconnais les bienfaits dont je t'ai comblé ? Va, va, petit bonhomme Trinquet, pour te punir de ton ingratitude, tu seras Chavant⁽¹⁾ et ta bonne femme Chaveuche⁽²⁾.

Et voilà pourquoi le Chavant et la Chaveuche, qui ont honte de se montrer au grand jour, ne sortent plus que la nuit, faisant entendre ce cri plaintif : hou ! hou ! hou ! hou !

III

LE MOINE

Oll' était pr'ine sairée (par une soirée) dau mois de décembre, la neve (neige) était sus la terre, et o fasait in froid gâté. Le Mocieu dau logis de la Forge rontrit dons n'ine chombre voure que sa femme était avec deux tailleuses, et le dicit :

— Ma grond foi damnaï, (ma grande foi damnée) o n'est pas sain d'être trejous renfroumé coumme thieu (cela) ; v'la moais de huit jours qui n'avons pas mis le nez defors : si tu v'lais m'en craire, ma paure femme, i ferions de sair (soir) ine boune petite proumenade ; et, quont à mé, i craît qu'o me f'rait dau bein.

— I ne demande pas mieux, qu'o d'cit la dame ; et, se virant dau couté dau tailleuses : S'ous v'lez en être, Mesdemoëselles, o s'rat avoec pllaisi.

Thiellaie deux f'llaundes (filles) ne se fasiront jà priaie : et, v'la nos geons partis pre la proumenade.

L'aviant foait à peine in demi quart de lieue coure le veuilliront

1. Chat-huant.

2. Chevéche.